



HAL
open science

Écriture, mémoire et transmission d'une histoire nationale à Taiwan : le rôle de la sphère privée et des réseaux para-académiques

Damien Morier-Genoud

► **To cite this version:**

Damien Morier-Genoud. Écriture, mémoire et transmission d'une histoire nationale à Taiwan : le rôle de la sphère privée et des réseaux para-académiques. Sociétés politiques comparées, 2014, pp.75-90. hal-04932761

HAL Id: hal-04932761

<https://hal.science/hal-04932761v1>

Submitted on 14 Feb 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



n° 36, novembre 2014

Damien Morier-Genoud

Université Stendhal-Grenoble 3

**Écriture, mémoire et transmission d'une histoire nationale à Taiwan :
le rôle de la sphère privée et des réseaux para-académiques**

En dépit des divergences d'interprétation qui la sous-tendent, l'histoire de Taiwan est aujourd'hui pleinement émancipée du paradigme d'une monographie locale enchâssée dans le récit d'ensemble de l'historiographie sino-centrée que le Kuomintang avait imposée dans l'île après 1945¹. Si elle demeure le lieu d'affrontements idéologiques et politiques particulièrement vifs, elle embrasse désormais des trajectoires historiques multiples qui, ensemble, lui donnent corps et mémoire dans une dimension nationale singulière².

¹ Sur la lecture sino-centrée du passé insulaire et l'instrumentalisation politique dont l'histoire de l'île a fait l'objet dans l'historiographie nationaliste chinoise d'après-guerre à Taiwan, voir Allen CHUN, « From nationalism to nationalizing : cultural imagination and state formation in postwar Taiwan », *The Australian Journal of Chinese Affairs*, 31, janvier 1994, pp. 49-69. Voir aussi les deux travaux d'Ann HEYLEN : « De l'histoire locale à l'histoire nationale. La difficile institutionnalisation d'une historiographie taiwanaise », *Perspectives chinoises*, 66, juillet-août 2001, pp. 41-54, et « Narrating history in Taiwan's changing society », *Chinese History and Society*, 32, 2007, pp. 101-122.

² Sur les grandes évolutions et tendances de l'historiographie de Taiwan, comme sur les mutations de la conscience historique dans l'île de 1949 à nos jours, je renvoie aux travaux de WANG Qingjia (Q. Edward WANG), *Taiwan shixue wushi nian (1950-2000). Chuancheng, fangfa, quxiang (Cinquante Ans d'historiographie taiwanaise, 1950-2000. Héritages, méthodes, mouvances)*, Taipei, Maitian chubanshe, 2002 ; et « Jiegou yu chonggou. Jin ershi nian lai Taiwan lishi yishi bianhua de zhuyao qushi » (« Déconstruction et reconstruction. Les grandes tendances de la transformation de la conscience historique à Taiwan au cours des vingt dernières années »), *Hanxue yanjiu tongxun*, 25 (4), 2006, pp. 13-32. Voir aussi CHANG Lung-chih, « Re-imagining community from different shores : nationalism, post-colonialism and colonial modernity in Taiwanese historiography », in Steffi RICHTER (ed.), *Contested Views of a Common Past. Revisions of History in Contemporary East Asia*, Frankfurt, Campus, 2008, pp. 139-155. Enfin, dans un travail récent, je

C'est aux activistes *dangwai* (*dangwai renshi* 黨外人士) des années 1980 que l'on doit les premières tentatives d'élaboration et la promotion à Taiwan d'un récit historique focalisé sur l'île et ses habitants. Ferment d'un imaginaire national nouveau, ce récit s'est imposé comme celui d'une communauté d'appartenance en décalage avec le mythe d'une « Grande Chine » (*da Zhongguo* 大 中) prétendument incarnée par le régime autoritaire de Chiang Kai-shek en exil dans le bastion insulaire après 1949. Représentés par les historiens amateurs issus de l'opposition, ces courants para-académiques participent d'une tradition nativiste en ce qu'ils ont cherché à faire vivre des histoires, des mémoires, ou encore des cultures taiwanaises jusqu'alors réprouvées par l'historiographie nationaliste chinoise. Dès lors, ces héritages pluriels et multiformes ont été érigés en objet de connaissance à part entière³.

Pendant la dernière décennie de la période autoritaire, par le biais de revues militantes comme *Racines* (*Shenggen*), *Le Progrès* (*Qianjin zhoukan*), *Génération actuelle* (*Zhe yi dai zazhi*), *Les Années 80* (*Bashi niandai*) ou encore *Formosa* (*Meilidao*), les activistes *dangwai* ont, pour repenser l'histoire de l'île, bénéficié d'une marge de manœuvre beaucoup plus importante que celle dont disposaient les chercheurs du milieu académique, contraints pour leur part de composer avec l'idéologie officielle du régime qui les avait cooptés. Le combat que les militants *dangwai* ont engagé contre la doxa nationaliste chinoise à Taiwan, jugée aliénante, par sa nature exogène, et en discordance avec la réalité taiwanaise, a exercé une influence croissante sur le milieu académique local. Au lendemain de la levée de la loi martiale en 1987, il s'est vu accréditer par une large partie de la communauté scientifique, qui a fini par lui emprunter ses propres outils rhétoriques et le discours de l'histoire insulaire qu'il cherchait à promouvoir – ou qu'il véhiculait en substance⁴. Ce changement tient aussi à une nouvelle donne sociologique dans le milieu académique taiwanais lui-même. Au tournant de la décennie 1990, celui-ci a en effet accueilli en son sein un nombre croissant d'anciens activistes *dangwai* alors proches du Parti démocrate progressiste – Chang Yen-hsien, Lee Hsiao-feng, Tai Pao-tsun, Hsueh Hua-yuan, Huang Fu-san, Weng Chia-yin, Wu Mi-cha, pour ne citer qu'eux.

reviens moi-même sur la diversité des traditions historiographiques à Taiwan et la nouvelle mouvance scientifique de l'histoire de l'île qui s'est affirmée dans les années 1990 et 2000. Voir Damien MORIER-GENOUD, « L'historiographie de Taiwan. A la recherche d'une "histoire savante native" », *Perspectives chinoises*, 2010/3, pp. 86-98.

³ Sur les relectures de l'histoire de Taiwan par les activistes *dangwai* des années 1970 et 1980, voir A-chin HsIAU, *Contemporary Taiwanese Cultural Nationalism*, Londres, New York, Routledge, 2000, notamment le chapitre 6, « Crafting a national history », pp. 148-177 ; et « Identité générationnelle et élaboration historique : le mouvement d'opposition politique pendant les années 1970 à Taiwan », in Samia FERHAT et Sandrine MARCHAND (dir.), *Taiwan. Île de mémoire*, Lyon, Tigre de Papier, 2011, pp. 125-146. Voir aussi, toujours du même auteur, *Huigui xianshi. Taiwan yi jiu qi ling niandai de zhanhou shidai yu wenhua zhengzhi bianqian* (*Retour à la réalité. Génération d'après-guerre et changements culturels et politiques à Taiwan dans les années 1970*), Taipei, Zhongyanyuan sheyansuo, 2008.

⁴ Telle est du moins la thèse que je défends dans un travail doctoral que j'ai récemment mené à son terme, et que reprend le présent chapitre, sans toutefois s'y agréger. Voir Damien MORIER-GENOUD, « L'élaboration d'une historiographie native à Taiwan à l'ère contemporaine », thèse de doctorat, Paris, Inalco, 2011.

Par-delà ce renouvellement générationnel, les opposants au régime nationaliste chinois présents dans l'île, dont les aspirations à la démocratie ont pris une teneur plus indépendantiste après 1987, ont pu jouir d'un point d'ancrage dans la société en s'impliquant dans les activités et dans l'organisation interne de certaines fondations et associations créées dans les années 1980-1990 dans le but de revaloriser les études sur Taiwan. En plus d'assurer à leur activisme et à leur engagement un cadre d'expression populaire, de telles structures leur ont permis d'entretenir un dialogue privilégié avec les historiens dits « de l'institution » (*yuannei* 院内), lesquels ont ainsi été invités à réexaminer les séquences de l'histoire taiwanaise que la propagande du Kuomintang avait scellées sous le sceau du tabou, quand elle ne les avait pas tout bonnement frappées de censure.

Prenant pour point de départ de l'analyse et de la réflexion l'action du secteur taiwanais de l'édition et celle de deux organisations à caractère militant – la Fondation Wu San-lien des documents historiques sur Taiwan et la Société taiwanaise d'études historiques –, le présent article se propose de revenir sur le rôle moteur qu'ont joué, au début de la décennie 1990, la sphère privée et les réseaux para-académiques de l'île dans la revalorisation et la diffusion d'une histoire et d'une mémoire nationales proprement taiwanaises. A travers le parcours et les travaux de l'historien Chang Yen-hsien, dont il sera question plus en détail, y seront examinés plus avant les effets d'interpénétration entre les réseaux militants et l'institution académique insulaires. Il s'agira de voir dans quelle mesure cette imbrication réciproque des premiers et de la seconde a contribué à une mutation du discours et à un renversement de la perspective nationaliste chinoise jadis dominante dans le champ de l'histoire taiwanaise.

La multiplication des initiatives privées dans le domaine de l'édition, tribune d'une histoire taiwanaise redécouverte

Après 1987, la libéralisation et la multiplication des initiatives privées dans le domaine du savoir, et en particulier dans le secteur de l'édition, ont dans une large mesure favorisé l'essor des études historiques sur Taiwan⁵. L'abrogation des lois restrictives à l'encontre de la liberté d'expression a eu un impact considérable en effet sur ce que l'on pourrait appeler, au sens strict, les

⁵ Au lendemain de la levée de la loi martiale, le secteur taiwanais de l'édition a connu une période d'essor pendant près de deux décennies. Dans un contexte de croissance économique et de développement des technologies de l'information, le nombre annuel de nouveaux titres publiés est passé d'environ 4 700 en 1985 à plus de 43 000 en 2002. Le nombre de maisons d'édition a quant à lui doublé entre 1994 et 2010. On compte aujourd'hui environ 10 000 maisons d'édition sur l'ensemble du territoire insulaire, dont 70 % comptent moins de dix salariés. Sur les évolutions du secteur de l'édition à Taiwan de 1987 à nos jours, voir les entretiens conduits par HAO Ming-yi [Rex HOW], actuel président du groupe Locus Publishing et ancien directeur général de Times Publishing : *Tamen shuo. Youguan shu yu rensheng de yixie fangtan (Ils le disent. Entretiens sur le livre et la vie)*, Taipei, Wanglu yu shu chuban, 2007. Voir aussi l'article d'André HUANG, « L'édition taiwanaise tourne une page », *Taiwan aujourd'hui*, 27 (1), janvier 2010.

conditions *publicitaires* de l'histoire de Taiwan⁶. La maison Maitian (麥田), créée en 1992 et détenue aujourd'hui par le groupe Cité (城邦), ainsi que les éditions Qianwei (前衛) et Yushanshe (玉山社), respectivement fondées en 1982 et 1995, lancent sur le marché du livre au début des années 1990 des collections spécialisées sur l'histoire, la politique, la culture et la littérature taiwanaises. La ligne éditoriale de ces publications met l'accent à la fois sur la revalorisation de Taiwan en tant qu'entité nationale, et sur la redécouverte des traditions locales dans l'île. C'est dans le cadre de sa collection « Culture et histoire taiwanaises » que la maison d'édition Qianwei a ainsi commencé à faire paraître, au début des années 1990, des écrits sur l'histoire de Taiwan censurés pendant la période autoritaire. C'est le cas de l'ouvrage de l'activiste indépendantiste Shih Ming (Su Beng), *Taiwan n'est pas une partie de la Chine. Quatre cents ans d'évolution sociale à Taiwan*⁷, comme du livre de l'intellectuel anti-impérialiste Chuang Chia-nung, *Taiwan en colère*⁸, ou encore l'ouvrage de Chang Teh-shui, *Alerte ! L'histoire de Taiwan, source de reconnaissance nationale des Taiwanais*⁹. On doit aussi aux éditions Qianwei, à la même époque et dans la même collection, la publication à Taiwan des premiers témoignages et histoires orales sur la répression de 1947, comme les deux ouvrages très poignants de Juan Mei-shu, *Les Larmes du silence et de l'obscurité. Sur les traces d'une famille dispersée par le 28 février*, et *Quarante-Cinq Ans de solitude et de souffrance. A la recherche de mon père Juan Chao-jih, disparu pendant le 28 février*¹⁰.

Après l'abolition du système de contrôle de la presse écrite (*baojin* 報禁), le 1^{er} janvier 1988¹¹, la société éditrice de *L'Indépendant-Soir* (*Zili wanbao* 自立晚報), un quotidien créé dans l'après-guerre sous l'égide de Wu San-lien¹², a elle aussi publié de nombreux essais et travaux signés soit par des activistes du mouvement *dangwai* des années 1980, soit par des militants indépendantistes taiwanais à l'étranger. On peut citer à titre d'exemple l'ouvrage de Lee Hsiao-feng, *Quarante Ans*

⁶ Par « conditions publicitaires », j'entends l'ensemble du procès éditorial et médiatique qui assure une tribune à l'histoire de Taiwan, permet de porter celle-ci à la connaissance du public, et rend possible sa marchandisation et sa diffusion sur le marché.

⁷ SHIH Ming [SU Beng], *Taiwan bu shi Zhongguo de yi bufen. Taiwan shehui fazhan sibai nian shi*, Taipei, Qianwei chubanshe, 1992. Il s'agit ici de la première édition taiwanaise de la synthèse historique de Shih Ming. Ce travail de longue haleine a connu une première édition plus concise, au Japon, en 1962, sous le titre de *Quatre Cents Ans d'histoire des Taiwanais*, puis une seconde en 1994. C'est sous ce même titre qu'il fera l'objet à Taiwan d'une seconde édition remaniée et augmentée en 1998, aux éditions Caogen wenhua. L'ouvrage a par ailleurs connu, en 1980, deux éditions en chinois aux Etats-Unis.

⁸ CHUANG Chia-nung, *Fennu de Taiwan*, Taipei, Qianwei chubanshe, 1990. L'ouvrage a été écrit pendant la guerre civile en Chine et la première édition, datée de 1949, est hongkongaise (éd. Zhiyuan shuju). Il est édité au Japon, en 1971, aux éditions Ryūkei shosha (龍溪書舍) et connaîtra à Taiwan une seconde édition (éd. Shibao wenhua), trois ans après celle de Hongkong, signée par l'auteur sous le nom de plume de Hsu Hsin.

⁹ CHANG Teh-shui, *Jidong ! Taiwan de lishi. Taiwanren de ziguorenshi*, Taipei, Qianwei chubanshe, 1992.

¹⁰ JUAN Mei-shu, *Youan jiaoluo de qisheng. Xunfang er er ba sanluo de yizu et Guji jian'ao. Xunzhao er er ba shizong de baba Ruan Chaori*, Taipei, Qianwei chubanshe, 1992.

¹¹ Sur les évolutions de la presse taiwanaise après la levée de la loi martiale, voir Patricia R. S. BATTO, « Les conséquences de la démocratisation sur la presse quotidienne taiwanaise », *Perspectives chinoises*, 80, novembre-décembre 2003, pp. 64-80. Sur le personnage de Wu San-lien, voir ci-après la section consacrée à la fondation créée à sa mémoire.

¹² Sur le parcours et l'engagement de Wu San-lien, voir ci-après, note 21.

de mouvement démocratique à Taiwan, publié en 1987¹³, et le livre de Wang Yu-teh (Ong Jok-tik), *Taiwan. Une histoire pleine d'amertume*, traduit du japonais par l'auteur et paru pour la première fois à Taiwan en 1993¹⁴.

Si ces publications relèvent davantage de l'essai, ou si elles confinent au manifeste politique plus qu'elles ne participent d'une littérature scientifique – exception faite cependant des études de Huang Chao-tang, Shih Ming et Wang Yu-teh –, elles n'en expriment pas moins une pluralité de mémoires et d'expériences constitutives d'une histoire taiwanaise propre. La parution des *Quarante Ans de mouvement démocratique à Taiwan* de Lee Hsiao-feng officialise en quelque sorte, dès 1987, la mémoire du mouvement *dangwai*, tout en lui conférant une profondeur historique. L'ouvrage est à la fois un témoignage et un panorama du temps présent qui cherchent à inscrire l'opposition *dangwai* des années 1970 et 1980 dans une tradition démocratique puisant ses origines dans l'après-guerre à Taiwan. Cet héritage politique s'illustre notamment à travers l'action des intellectuels libéraux et des hommes politiques indépendants dans l'île, aussi bien continentaux que taiwanais (Lei Chen, Wu San-lien, Peng Ming-min, etc.). L'ouvrage de Shih Ming, réédité en 1998 sous le titre de *Quatre Cents Ans d'histoire des Taiwanais*¹⁵, de même que le livre de Wang Yu-teh ou celui de Chang Teh-shui précédemment cités, ont en commun de raconter l'histoire de Taiwan du point de vue de ses habitants, comme l'exhortent les activistes *dangwai* dans les années 1980. Ils se fondent sur un récit d'ensemble de l'histoire insulaire enraciné dans une expérience du passé communément partagée par les hommes et les femmes ayant vécu sur le sol taiwanais. Dans la perspective narrative qu'ils embrassent, la République de Chine à Taiwan apparaît comme une ère de domination étrangère au même titre que les autres pouvoirs et régimes (européen, mandchou, japonais) qui l'ont précédée ; et le procès de l'histoire insulaire lui-même est orienté vers un âge futur d'émancipation nationale et d'indépendance de l'île¹⁶.

S'inscrivant dans la lignée des périodiques et des revues militantes du *dangwai*, la diffusion de ces publications à Taiwan au début des années 1990 a incité la communauté académique à reconsidérer le passé insulaire en dehors de l'idéologie nationaliste chinoise¹⁷. Pour comprendre

¹³ LEE Hsiao-feng, *Taiwan minzhu yundong sishi nian*, Taipei, Zili wanbao she wenhua chubanshu, 1987.

¹⁴ WANG Yu-teh [ONG Jok-tik], *Taiwan. Kumen de lishi*, Taipei, Zili wanbao she wenhua chubanshu, 1993. Avant de paraître à Taiwan, l'ouvrage a connu deux éditions au Japon, en 1964 et en 1970, aux éditions Kōbundō (弘文堂). L'édition taiwanaise la plus récente est celle paru en 2000 aux éditions Qianwei.

¹⁵ Pour la référence de l'ouvrage, voir ci-dessus, note 7.

¹⁶ Notons toutefois qu'on ne saurait décrire ou analyser cette littérature para-académique comme un courant homogène ou uniforme. Bien qu'ils expriment un engagement commun en faveur de l'indépendance de l'île, les écrits de Shih Ming ou de Wang Yu-teh, par exemple, recèlent des sensibilités politiques différentes et divergent sur les moyens à mettre en œuvre pour y parvenir. Shih Ming se trouve fortement influencé par le marxisme et le socialisme, tandis que Wang Yu-teh s'inscrit dans une tradition politique libérale. Sur cette question, voir Hsiao, *Contemporary Taiwanese Cultural Nationalism*, op. cit., pp. 157-158.

¹⁷ Sur la réception de l'ouvrage de Shih Ming, *Quatre Cents Ans d'histoire des Taiwanais*, dans la communauté académique insulaire au début des années 1990, voir par exemple la discussion entre WU Mi-cha, CHANG Yen-hsien et YANG Pi-chuan dans la revue *China Tribune*, 31 (11), 1991, pp. 65-80.

cette interaction des chercheurs taiwanais avec les invocations, dans la société, d'une mémoire et d'un récit historique proprement insulaires, mais aussi pour saisir les réajustements dont ont fait l'objet ces deux dernières décennies les études historiques sur Taiwan dans le milieu académique, il est indispensable de prendre en compte le rôle considérable qu'ont joué dans l'île les fondations et associations qui participent d'une sphère d'action privée dans le domaine de l'histoire taiwanaise.

La Fondation Wu San-lien et la Société taiwanaise d'études historiques, tribunes d'un récit alternatif de l'histoire insulaire

Pendant la période autoritaire à Taiwan, une réalité économique et sociale ancrée dans la discrimination se profile à l'arrière-plan de la politique nationaliste chinoise, hégémonique et dominatrice dans ses fondements. Les cadres du Kuomintang et les hauts gradés de l'armée nationaliste accaparent l'ensemble des secteurs-clés de l'économie insulaire. En raison du monopole dont jouissent ces derniers dans les domaines de l'industrie, des banques et des entreprises d'Etat, les Taiwanais de souche n'ont souvent d'autre choix que de se reconvertir dans le secteur des petites et moyennes entreprises. Or, cette reconversion favorise l'ascension sociale d'une élite entrepreneuriale taiwanaise très active et très influente¹⁸. Nés pour la plupart dans l'île sous la colonisation japonaise, les membres de cette élite demeurent fortement attachés aux cultures et aux traditions de leur terre natale. Ils sont également conscients de ne pas partager la même expérience historique que les acteurs au pouvoir, perçus comme les représentants d'un régime ayant soudainement fait irruption dans l'île en 1945. Si l'émergence d'une élite d'entrepreneurs taiwanais peut être évaluée sous l'angle politique, social ou économique, elle peut aussi donner matière à une analyse historiographique. L'action d'un entrepreneuriat natif dans l'île n'a pas été sans incidence, en effet, sur les réseaux de financement et d'entraide qui se sont tissés à Taiwan dans les années 1990 et qui ont laissé s'exprimer, en dehors des structures étatiques et de la sphère publique, un discours historique alternatif à caractère nativiste.

C'est en partie grâce à l'action et au soutien – autant financier que moral – de ces entrepreneurs privés, et pas seulement à la faveur de la réforme de l'éducation, que les études historiques sur Taiwan ont connu l'essor que l'on sait après la levée de la loi martiale. En apportant des aides matérielles et des subsides importants à différentes structures privées, comme les maisons d'édition ou la Fondation Wu San-lien, dont il sera question ci-après, cet entrepreneuriat taiwanais a

¹⁸ Sur l'émergence d'une élite entrepreneuriale taiwanaise, son poids dans l'économie insulaire et ses principaux traits sociologiques, voir l'ouvrage de Françoise MENGIN, *Fragments d'une guerre inachevée. Les entrepreneurs taiwanais et la partition de la Chine*, Paris, Karthala, 2013. Voir aussi l'enquête de Gilles GUIHEUX, *Les Grands Entrepreneurs privés à Taiwan. La main visible de la prospérité*, Paris, CNRS, coll. « Asie orientale », 2002.

encouragé l'organisation d'activités scientifiques variées (ateliers d'étude, conférences, séminaires, universités d'été, projets de publications, etc.). Ces activités ont contribué à revaloriser les multiples facettes de la société et de l'histoire insulaires déniées par l'historiographie nationaliste chinoise d'après-guerre. De nombreux travaux jetant un éclairage nouveau sur les cultures hakka et austronésiennes, sur le legs historico-culturel de la colonisation japonaise, sur les incidents du 28 février 1947, ou encore sur la période dite de « terreur blanche » des années 1950 et 1960, ont été édités grâce au concours de fondations et d'associations entièrement financées par des particuliers. Ainsi, les écrits publiés au Japon par les indépendantistes taiwanais en exil dans l'archipel nippon pendant la période autoritaire à Taiwan, écrits dont on peut dire qu'ils participent d'une historiographie dissidente de l'île, ont été traduits et édités en chinois à Taiwan avec le soutien de certaines fondations privées. C'est le cas notamment des travaux de Huang Chao-tang (Ng Yuzin Chiautong), *Une étude sur la République de Taiwan*¹⁹ et *Essais sur la déchéance de Taiwan*, publiés par la Fondation de recherche sur les sciences contemporaines²⁰.

Outre la parution de ces écrits à teneur militante, les activités populaires organisées par les fondations ont attiré l'attention des chercheurs du milieu académique sur les traditions locales taiwanaises, désormais érigées en objet de connaissance se valant pour lui-même et en lui-même. Cette interaction entre les milieux para-académiques et l'institution universitaire dans le champ des études historiques sur Taiwan s'illustre, entre autres exemples, à travers l'histoire et l'action de la Fondation Wu San-lien des documents historiques sur Taiwan (*Wu Sanlian Taiwan shiliao jijinhui* 吳三連臺灣史料基金會).

Créée en novembre 1991 à l'instigation de la famille de Wu San-lien²¹ et de plusieurs historiens de renom, pour la plupart très proches du Parti démocrate progressiste, cette fondation a

¹⁹ HUANG Chao-tang [NG Yuzin Choautong], *Taiwan minzhuguo zhi yanjiu*, trad. LIAO Wei-chih, Taipei, Xiandai xueshu yanjiu jijinhui, 1993. Cette étude sur la République de Taiwan a d'abord paru au Japon en 1970, aux Presses de l'université de Tokyo, avant de connaître sa première édition taiwanaise en 1993. Elle a fait l'objet de plusieurs rééditions par la suite à Taiwan, la plus récente étant celle de 2005, aux éditions Qianwei, qui reprend le sous-titre de l'édition originale en japonais (*Un chapitre de l'histoire du mouvement pour l'indépendance de Taiwan*).

²⁰ HUANG Chao-tang, *Taiwan lunxian wenji*, Taipei, Xiandai xueshu yanjiu jijinhui, 1996. Ce recueil a été réédité une seconde fois à Taiwan, en 2005, aux éditions Qianwei (trad. CHANG Kuo-hsing, HUANG Ying-cheh et WANG I-lang).

²¹ Né à Taiwan en 1899, dans le bourg de Hsuehchia, Wu San-lien est connu pour son engagement politique sous la colonisation japonaise et sous le régime autoritaire du Kuomintang, comme pour son action d'entrepreneur dans des domaines aussi variés que l'édition, l'éducation ou le textile. Après avoir reçu une éducation à la japonaise dans les écoles publiques du gouvernement colonial à Taiwan, il part poursuivre ses études au Japon en 1915, à l'Université du commerce de Tokyo (*Tōkyō Syōka Daigaku* 東京商科大学), rebaptisée plus tard « Université Hitotsubashi ». Pendant son séjour dans l'archipel nippon, il prend part aux activités de l'Association des étudiants taiwanais pour le renouveau du peuple et écrit dans plusieurs journaux, comme la *Jeunesse taiwanaise* ou le *Journal du peuple taiwanais*. Il devient membre de l'Association culturelle de Taiwan et s'investit dans le Mouvement de pétition pour l'autonomie parlementaire à Taiwan. Diplômé de l'Université du commerce de Tokyo, il travaille comme journaliste au *Osaka Daily*. En 1932, il séjourne brièvement à Taiwan et participe à la création du *Journal taiwanais pour le renouveau du peuple*, journal dont il devient directeur de l'antenne de Tokyo. En 1940, parce qu'il critique ouvertement la politique coloniale japonaise à Taiwan, il est contraint de démissionner de ses fonctions et de se cacher sur le continent chinois, à Tianjin. En 1947, il est élu député à l'Assemblée nationale de la République de Chine. En 1954, après avoir été maire de Taipei à deux reprises, il effectue deux mandats à l'Assemblée provinciale. Sous le régime autoritaire du Kuomintang, il fonde – entre autres – une entreprise

vocation, dès sa naissance, à promouvoir les études historiques sur la société taiwanaise. Le premier travail auquel elle s'attelle est la mise en place d'un centre d'archives et de ressources destiné à collecter les documents condamnés à une existence clandestine par la censure nationaliste chinoise pendant la période autoritaire. Ce centre dispose aujourd'hui d'un fonds important d'ouvrages, périodiques, cartes géographiques, index bibliographiques, etc., traitant de tous les aspects de la société taiwanaise. On y trouve ainsi une rare collection d'archives (documents officiels, biographies, mémoires, tracts, témoignages, histoires orales, photographies...) sur les populations aborigènes de Taiwan, sur la résistance taiwanaise sous la colonisation japonaise, sur les élections locales et les campagnes électorales entre 1945 et 1986, sur la répression de février et mars 1947, sur l'histoire des prisonniers politiques victimes de la « terreur blanche » et, enfin, sur la naissance et les évolutions du mouvement indépendantiste taiwanais à l'étranger de 1947 à 1993.

Dès 1991, la Fondation Wu San-lien entreprend de rééditer les périodiques du mouvement *dangwai* qui avaient eu une vie éphémère pendant la période autoritaire en raison de la censure. Elle lance également sa propre revue semestrielle, *Études des matériaux historiques sur Taiwan*, qui totalise à ce jour quarante numéros. La fondation s'est aussi donné pour objectif d'organiser des conférences et de parrainer des projets de recherche dans le champ de ce qui est désormais étiqueté, dans les rayons des librairies insulaires, « études taiwanaises » (*Taiwan yanjiu* 台灣研究). De décembre 1991 à juin 1994, elle organise un cycle de vingt-huit conférences destiné à dresser un inventaire critique des ressources historiques sur Taiwan (*Taiwan shiliao pingxi jiangzuo* 台灣史料評析講座). Ces conférences proposent un état de la recherche très précis sur les études taiwanaises, dans des domaines aussi variés que la linguistique, l'archéologie, l'anthropologie, la géographie, l'architecture, les arts, l'économie, l'éducation et la religion. Publiés avec le concours des éditions du journal *L'Indépendant-Soir*, les actes de ces conférences sont aujourd'hui en libre consultation dans le centre de documentation de la fondation.

Quatre ans après sa naissance et jusqu'à aujourd'hui, la Fondation Wu San-lien prend part chaque année à l'organisation des universités d'été sur les arts et la littérature de la région des salines (*yanfen didai wenyiying* 鹽分地帶文藝營). De telles universités ont déjà eu lieu plusieurs fois dans l'enceinte du temple Nankunshen situé dans le canton de Peimen (district de Tainan). Regroupant les cantons et les bourgs de Peimen, Hsuehchia, Chiali, Chiku, Chiangchun et Hsikang, la région des salines symbolise l'esprit pionnier de la société insulaire taiwanaise. Riche de traditions et de cultures locales, elle a vu fleurir en son sein de nombreuses croyances populaires, des arts folkloriques bigarrés (musique, céramique, peinture...) et une littérature du terroir portée par des

de textile avec plusieurs industriels et entrepreneurs à Tainan avant de créer, en 1959, *L'Indépendant-Soir*, journal dont il devient directeur de publication. Wu San-lien décède en 1988, un an après la levée de la loi martiale à Taiwan.

écrivains comme Lin Fang-nien, Wu Hsin-jung, Kuo Shui-tan, Lin Ching-wen, Wang Teng-shan... Les universités d'été sur les arts et la littérature s'inscrivent dans une tradition locale qui s'est affirmée à partir de 1979, lorsque plusieurs écrivains et intellectuels originaires de la région (Tu Wen-ching, Huang Chin-lien, Yang Tzu-chiao...), souhaitant renouer avec leurs racines à travers l'histoire et la production littéraire de leur terre natale, y organisent un premier rassemblement. Depuis, des conférences se tiennent chaque année, faisant connaître les œuvres de tel ou tel écrivain local et décernant des prix et des titres honorifiques aux Taiwanais de souche connus pour leur engagement dans la vie politique et littéraire durant la période japonaise puis sous le régime nationaliste chinois.

Ces universités reposent exclusivement sur des liens d'entraide interpersonnels. Les temples populaires jadis érigés par les familles des ouvriers des salines consacrent une partie de leur bien-fonds pour faire venir et accueillir les participants et intervenants. Ainsi, en août 2008, la trentième université d'été sur les arts et la littérature de la région des salines s'est tenue, comme chaque année, dans l'enceinte du temple Nankunshen. Le Prix de la contribution à la nouvelle littérature taiwanaise et le Prix littéraire de la région des salines y ont été respectivement décernés aux écrivains Pai Chiu et Tu Wen-ching. De nombreux universitaires, comme Wu Mi-cha, Hsueh Hua-yuan ou Chang Yen-hsien, ont fait le déplacement et ont pris la parole.

Ces activités dans l'enceinte du temple Nankunshen sont l'illustration vivante de la présence de réseaux para-académiques et alternatifs à Taiwan qui, s'ils se situent en dehors des structures institutionnelles, font intervenir de façon informelle des personnalités de l'institution. De tels réseaux ont assuré jusqu'à ce jour la transmission de tout ce qui se rattache aux cultures locales et aux traditions taiwanaises. La tenue régulière, au cours des trente dernières années, d'universités d'été sur les arts et la littérature a transformé la région en un véritable lieu de commémoration, nourrissant un imaginaire local ancré dans une histoire nationale sans cesse redécouverte. Véritable réceptacle d'une conscience historique native, la région des salines s'enracine aujourd'hui dans une poésie qui lui est propre : terre bordée de mer, elle est héritière et légataire d'une mémoire faisant vivre l'histoire...

L'affirmation d'un discours nouveau de l'histoire de Taiwan : l'interpénétration des réseaux para-académiques et de l'institution

Ce n'est pas seulement l'interaction entre ces réseaux para-académiques et le milieu universitaire, mais aussi leur interpénétration qui expliquent le glissement narratif qu'opèrent le contenu de l'histoire de Taiwan et ses possibles représentations au tournant de la décennie 1990. Les historiens issus de la mouvance indépendantiste ou proches du Parti démocrate progressiste, qui ont

commencé à obtenir des postes à l'université ou à intégrer la communauté des chercheurs, sont en effet très actifs au sein des fondations et des groupes associatifs cherchant à développer les études taiwanaises dans une perspective à la fois nationale et nativiste. La Société taiwanaise d'études historiques (*Taiwan lishi xuehui* 臺灣歷史學會), créée en 1995, est particulièrement emblématique de cette interpénétration. Regroupant sur un mode associatif des étudiants, des professeurs et des chercheurs taiwanais, elle s'est définie dès sa naissance comme un « groupe scientifique d'historiens considérant Taiwan comme sujet central et souverain » (*yi Taiwan wei zhuti zhi lishixue gongzuozhe zucheng zhi xueshu tuanti* 以台灣為主體之歷史學工作者組成之學術團體). Elle intervient surtout dans les universités, où elle cherche à promouvoir les études historiques et à encourager les échanges dans les départements d'histoire du territoire insulaire entre les étudiants taiwanais et étrangers. Sa mission est essentiellement d'ordre pédagogique et promotionnel. Elle a organisé en 2008 un forum interuniversitaire afin que les étudiants taiwanais inscrits dans un cursus d'histoire en master et en doctorat puissent faire connaître leurs travaux et bénéficier d'un échange de points de vue. Elle ne compte à ce jour qu'une centaine d'adhérents et dispose d'un budget très modeste, les frais d'adhésion et le montant des cotisations annuelles étant peu élevés²².

Certaines des personnalités qui siègent actuellement au sein du conseil d'administration de la Fondation Wu San-lien se trouvent être des historiens taiwanais de renom, tel Chang Yen-hsien, né en 1947 à Chiayi et connu pour son engagement en faveur d'une reconnaissance officielle des incidents du 28 février. C'est aussi le cas du très médiatisé Lee Hsiao-feng, né en 1953 dans le district de Tainan, fervent militant de la démocratie et de l'indépendance de Taiwan. Leur carrière dans l'institution universitaire a débuté vers le milieu des années 1980 ; pendant la décennie qui a suivi, ils ont été nommés à des postes de plus en plus importants dans l'enseignement et la recherche, tandis qu'ils s'investissaient dans les activités de la Fondation Wu San-lien.

Diplômé du département d'histoire de l'Université nationale de Taiwan et de la faculté des lettres de l'Université de Tokyo, Chang Yen-hsien est entré en 1984 à l'Academia Sinica, à l'Institut Sun Yat-sen des sciences humaines et sociales, où il a effectué dix-sept années de recherches. Après l'alternance politique de 2000, le gouvernement de Chen Shui-bian lui a confié le poste de directeur des Archives nationales, fonction qu'il occupera jusqu'au retour au pouvoir du Kuomintang, en 2008. Entre 1990 et 2000, Chang Yen-hsien a coédité avec ses collègues Lee Hsiao-feng, Wang Yi-

²² J'ai eu l'honneur de rencontrer en 2008 le président de la Société taiwanaise d'études historiques, le professeur Hsueh Hua-yuan, juriste de formation et membre fondateur en 2004 de l'Institut d'histoire de Taiwan de l'université Chengchi, institut dont il était alors directeur. Hsueh Hua-yuan espérait alors encourager, par le biais de la société, les échanges avec l'étranger, notamment l'Australie, l'Indonésie, le Japon et les Etats-Unis. Il estimait qu'en développant le partenariat avec d'autres pays dans le domaine des études historiques l'île de Taiwan pourrait repenser et affirmer sa « centralité » et sa « souveraineté » (*zhutixing* 主体性) dans le processus de la mondialisation. L'île aurait ainsi, selon lui, la possibilité de se mesurer sur un pied d'égalité scientifique avec ses partenaires, et gagnerait en reconnaissance de soi.

shih, Kao Shu-yuan, Wang Chao-wen et Hu Huei-ling de nombreuses enquêtes sur la répression de 1947, en particulier dans les régions de Jilung (Keelung), Chiayi, Taipei et Tanshui. On lui doit un article très important, paru en 1993 dans le premier numéro de la revue éditée par la Fondation Wu San-lien sous le titre de « L'esprit nouveau des études historiques sur Taiwan »²³. Le ton très engagé de Chang Yen-hsien, dans ce texte qui a quasi-valeur de manifeste, illustre l'affirmation d'une sensibilité indépendantiste dans la recherche académique à Taiwan au tournant des années 1990. C'est du moins ce qui ressort de ce passage sans équivoque :

« [...] L'histoire de Taiwan porte la marque de l'estampille coloniale. Seuls les acteurs au pouvoir dans l'île ont eu le privilège d'en interpréter le cours. Les ères de règne changeaient, le point de vue officiel de l'histoire aussi. Les études historiques sur Taiwan se doivent de faire pièce aux histoires officielles ; elles ont pour tâche de réinterpréter l'histoire tumultueuse du peuple établi sur ce coin de terre insulaire, et ce depuis son propre point de vue.

Les études historiques sur Taiwan se doivent aussi de battre en brèche le modèle des histoires dynastiques, la représentation d'une Chine unifiée, le sinocentrisme, l'idée d'une supériorité culturelle chinoise, l'ethnocentrisme han, bref, toutes les conceptions héritées de l'historiographie chinoise traditionnelle. L'histoire de Chine aime se fonder sur une succession régulière de dynasties ; elle se plaît à dire qui représente le pays, qui en est le seul gouvernement légitime ; l'histoire de Chine soutient toujours cette idée qu'après une longue période d'unification du pays, s'ensuit une période de morcellement, et que, le morcellement ayant fait son temps, l'heure a à nouveau sonné de l'unification. Ce cycle est nécessairement tourné vers un stade ultime d'unification. L'unification est normalité, le morcellement corruption. Seul horizon d'attente ayant lieu d'être, l'unification est chose bonne ; elle ne présente rien de néfaste. C'est pourquoi, dans l'histoire de Chine, la pensée, le discours, les institutions doivent être respectivement unifiés ; toute tentative visant à défendre ce qui relève du pluralisme, de l'autonomie ou de la nature indépendante des choses est décrétée hérétique. Les études historiques sur Taiwan se doivent d'en finir avec cette conception fondée sur le mythe de l'unification pour examiner plus avant le caractère pluriel, autonome et unique de Taiwan²⁴. »

Cet article de Chang Yen-hsien atteste la possibilité de se réclamer désormais haut et fort, au sein de la communauté académique, d'une différence taiwanaise, et surtout d'appréhender cette différence comme objet de connaissance en soi :

« L'histoire de Chine vise à exalter la culture chinoise ; elle la tient pour supérieure à toute autre culture et croit la voir essaimer à l'infini, se propager aux quatre coins du monde. Cette conception sinocentrique et cette idée d'une supériorité culturelle chinoise ignorent ou méprisent les particularismes locaux, ni ne tiennent compte de la relativité des cultures et des valeurs. Cet

²³ CHANG Yen-hsien, « Taiwan shi yanjiu de xin jingshen », *Taiwan shiliao yanjiu*, 1, février 1993, pp. 78-86, reproduit dans CHANG Yen-hsien, LEE Hsiao-feng et TAI Pao-tsun (dir.), *Taiwan shi lunwen jingxuan (Sélection d'essais sur l'histoire de Taiwan)*, Taipei, Yushanshe, 1996, pp. 11-27.

²⁴ *Ibid.*, pp. 25-26 (ma traduction).

ordre-là des choses fait qu'il est difficile de se mettre sur un pied d'égalité et de réciprocité avec autrui pour s'initier à une autre culture ou réfléchir sur soi. Gouvernés par la culture chinoise, nous ne sommes jamais parvenus à entrevoir l'existence d'une culture taiwanaise distincte. Jugée inapte à se développer par elle-même, la culture taiwanaise n'était rien de plus qu'un sous-ensemble de la culture chinoise. Les études historiques sur Taiwan se doivent d'en finir avec cette conception des choses, elles se doivent d'examiner tout ce qui, dans le cours de l'histoire de Taiwan, diffère du cas de la Chine. La réinterprétation de l'histoire de Taiwan et la rénovation de la culture taiwanaise passent par un affranchissement du modèle chinois ; c'est la condition *sine qua non* pour que Taiwan réinvente sa propre culture. [...]

Les études historiques sur Taiwan sont le chantier sur lequel vient se consolider la culture rénovée de Taiwan. En s'émancipant de la tradition de l'historiographie chinoise, celui qui travaille à de telles études ne doit pas seulement dépasser le cadre de la Chine, il lui faut aussi travailler à un esprit nouveau de l'histoire de Taiwan. C'est là un défi immense, et la seule voie qui s'offre à lui. Se mettre à la place du peuple taiwanais pour regarder Taiwan, prendre en considération les intérêts de chaque groupe humain dans l'île, observer les interactions avec la Chine, scruter le cours de l'histoire maritime d'Asie orientale comme celui de l'histoire mondiale, voilà en effet la seule voie qui mènera à un esprit nouveau des études historiques sur Taiwan²⁵. »

A l'époque où il publie cet article, Chang Yen-hsien vient d'être nommé chercheur à l'institut Sun Yat-sen des sciences humaines et sociales de l'Academia Sinica – où il travaillait déjà comme chercheur assistant. Ce texte sera reproduit trois ans plus tard dans un recueil collectif en deux volumes qu'il codirige avec Lee Hsiao-feng et Tai Pao-tsun, paru sous le titre *Sélection d'essais sur l'histoire de Taiwan*. Les vingt-quatre chapitres dont se compose cet ouvrage, signés par une jeune génération d'historiens, d'anthropologues et de sociologues du milieu académique, ex-opposants *dangwai* pour la plupart, offrent une synthèse de l'histoire de l'île depuis la préhistoire jusqu'à l'industrialisation sous le régime du Kuomintang. Y sont notamment analysés les évolutions sociales de Taiwan sous la colonisation japonaise et les incidents du 28 février 1947. La nouveauté et l'unité de ces deux volumes collectifs tiennent à la perspective taiwano-centrée qui sous-tend chaque contribution – conformément à l'appel de Chang Yen-hsien. Les différentes séquences évoquées sont en effet appréhendées à partir du sol taiwanais, lui-même considéré comme entité nationale et plurielle. L'enjeu, ici, n'est plus de saisir à travers ces épisodes une réalité historique chinoise en surplomb, mais de dégager leur intelligence propre – ce qui n'exclut pas la perspective comparée, comme le montre le travail de l'historienne Chou Wan-yao sur la politique du *kōminka* en Corée et à Taiwan. Ces travaux opèrent un renversement de la perspective nationaliste chinoise. Alors que l'idéologie du régime d'après-guerre exigeait que l'histoire de Taiwan s'imbrique et se développe dans le récit d'ensemble de l'histoire chinoise et dans le cadre narratif de la République de Chine,

²⁵ *Ibid.*, pp. 26-27 (ma traduction).

c'est désormais l'exode, puis la sédentarisation de la République de Chine sur le sol taiwanais qui s'insère dans le cadre narratif de l'histoire de Taiwan. Dans cette perspective renversée, la République de Chine n'est plus qu'une séquence parmi d'autres, pour l'heure inachevée, du récit d'ensemble de l'histoire taiwanaise.

Dans son article introductif, Chang Yen-hsien explique que, dans les années 1950 et 1960, l'Université nationale de Taiwan était le seul endroit où l'on dispensait des cours sur l'histoire de l'île. Yang Yun-ping en assurait alors la supervision. Au tournant de la décennie 1970, plusieurs départements d'histoire sont créés dans d'autres universités du territoire insulaire, comme celui de l'Université Chengkung de Tainan, fondé en 1969. Néanmoins, les cours sur l'histoire de Taiwan occupent alors une place très réduite dans les cursus proposés et les conférences sur le sujet se font rares. C'est seulement à partir des années 1980, grâce aux conférences organisées en partenariat avec des centres de recherches privés ou certaines revues, que les études historiques sur Taiwan commencent à s'institutionnaliser dans le milieu universitaire. Entre 1983 et 1992, Chang Yen-hsien recense quinze conférences majeures sur l'histoire et l'historiographie de Taiwan. De par leurs intitulés mêmes, ces conférences témoignent d'une véritable libéralisation des études historiques sur Taiwan, et de l'avènement en demi-teinte d'une perspective nationale proprement taiwanaise.

Un premier pas important dans le sens d'une institutionnalisation de l'histoire taiwanaise au sein de la communauté académique est franchi lorsqu'une commission consultative de l'Academia Sinica propose de mettre en place, le 1^{er} août 1986, un projet d'enquêtes de terrain sur l'histoire de Taiwan (*Taiwan shi tianye yanjiu jihua* 台灣史田野研究計劃) associant différents instituts. Un partenariat est alors noué avec le Conseil national de la recherche en science et la Fondation américaine Henry Luce pour financer le projet, avalisé deux ans plus tard par le gouvernement. En juin 1993, un « Bureau préparatoire de l'Institut d'histoire de Taiwan » (*Taiwan shi yanjiusuo choubu* 台灣史研究所籌備處) est créé et placé sous la direction de Huang Fu-san, un historien spécialiste de la période des Qing à Taiwan²⁶. Avec l'arrivée au pouvoir du Parti démocrate progressiste en 2000, les études historiques sur Taiwan bénéficient de moyens matériels et humains décuplés, ce qui accentue encore leur institutionnalisation. Nombre de chercheurs issus de différents instituts de l'Academia Sinica ou de plusieurs universités de renom dans l'île sont mis à contribution au sein du nouvel Institut d'histoire de Taiwan. Tous ne sont pas nécessairement des historiens de formation, tels les sociologues Ka Chih-ming ou Hsiao A-chin. En 2004, l'Institut d'histoire de Taiwan est enfin inauguré officiellement, après plus de dix ans de préparatifs. Le symbole est de taille. Comme le souligne Ann Heylen, théoriquement, l'existence d'un institut travaillant de façon

²⁶ Voir Wang, *Taiwan shixue wu shi nian...*, op. cit., pp. 136-138, et Heylen, « De l'histoire locale à l'histoire nationale... », art. cité, pp. 50-51.

autonome sur l'histoire de Taiwan contredit la fiction nationaliste chinoise de la République de Chine, fiction selon laquelle aucune « province » ne peut bénéficier d'un statut spécial. L'inauguration de l'Institut d'histoire de Taiwan officialise dans un haut lieu de la recherche académique un recentrage de l'histoire de l'île sur elle-même, histoire désormais conçue comme une discipline à part entière.

Si cette redéfinition de la place des études historiques sur Taiwan au sein de l'institution universitaire traduit une volonté étatique, après l'arrivée au pouvoir exécutif du Parti démocrate progressiste, de revalorisation et de redéfinition de l'entité « Taiwan », envisagée désormais comme objet de connaissance en soi, le recul historique nous permet d'affirmer qu'elle est intervenue en marge d'une transition identitaire amorcée bien plus tôt dans la société civile, comme le révèlent l'action et la réflexion des anciens activistes *dangwai* et des réseaux para-académiques précédemment mentionnés.

Historiographie de Taiwan et pluralisation mémorielle

A l'inverse de l'histoire nationaliste chinoise qui situe le passé et le devenir de Taiwan sur une trajectoire historique en congruence avec celle du continent chinois, l'histoire de Taiwan qui s'est écrite dans le sillage de la transition démocratique du régime insulaire, sous l'impulsion de la sphère privée et des réseaux para-académiques, est porteuse non pas d'une vision homogène du passé, mais d'histoires au pluriel qui s'entrecroisent et se répondent, privilégiant chacune la voix de certains acteurs plutôt que d'autres. C'est de cette diversité qu'une historiographie native, prenant le sol insulaire taiwanais et ses habitants comme sujet-objet de la connaissance, est empreinte aujourd'hui. A cet égard, il importe de bien prendre en compte les effets de décalage, d'agencement et d'interaction entre l'identité officielle du régime en place à Taiwan et le récit qu'engendrent ou alimentent la conscience historique et le sentiment national taiwanais. Les relectures de l'histoire insulaire par les opposants au Kuomintang n'ont pas entraîné la fondation ni la désignation dans l'île d'un régime nouveau doté de sa propre Constitution. Elles n'ont pas non plus été motivées par l'édification d'un tel régime. Un tel projet aurait supposé de ses concepteurs qu'ils s'appuient sur une vision de l'histoire leur permettant de rompre nominalement avec le passé et le pouvoir précédemment en place. De fait, aujourd'hui encore l'appellation officielle du régime à Taiwan est « République de Chine ». Les historiens de l'opposition n'ont pas cherché à éradiquer l'historiographie nationaliste chinoise, comme s'il s'était agi de couler à la place de l'ancien édifice les fondations historiographiques d'un régime nouveau prenant la succession de la République de Chine – et reléguant celle-ci à une ère révolue. La tâche, plus modeste, à laquelle ils se sont attelés a été bien plutôt de se départir de la vision de l'histoire véhiculée par l'historiographie du

Kuomintang, vision qui les dépossédait de leur héritage et de leur vécu historiques propres. Aussi ont-ils œuvré pour une réhabilitation des faits, des épisodes, des sources, des témoignages pouvant pleinement laisser résonner une mémoire insulaire jusqu'alors corrodée par l'historiographie au service du pouvoir. Cette mémoire ne refoule pas l'héritage chinois, mais intègre d'autres apports dans l'île, d'autres histoires habitées par leurs singularités et mues par leurs trajectoires et temporalités indépendantes. Après la levée de la loi martiale, la communauté académique a dû composer avec cet héritage pluriel, qu'elle a fini par intégrer dans le champ de ses recherches.

C'est précisément en ce sens qu'il importe de bien garder en ligne de mire les conditions anthropologiques de production de l'histoire de Taiwan, c'est-à-dire tout ce qui renvoie au facteur humain – donc aux individus et à la sphère privée – et qui détermine la manière dont cette histoire s'écrit et se transmet. Un historien né sur le continent chinois et arrivé à Taiwan en 1945-1949 avec le Kuomintang ne partage pas la même perception de l'histoire ni les mêmes souvenirs qu'un historien né dans l'île avant 1945 et ayant grandi sous la colonisation japonaise. De même, un historien taiwanais resté dans l'île pendant la période autoritaire, obligé de composer avec la propagande officielle – quand il n'était pas tout bonnement condamné au silence –, ne partage pas la même expérience du présent, ni ne jouit de la même liberté de ton et d'opinion que son confrère ayant pris le chemin de l'exil au Japon ou aux Etats-Unis après les violences du 28 février 1947.

L'historiographie dissidente de Taiwan qui s'est élaborée au sein de l'opposition *dangwai* au tournant des années 1980 a contribué à faire émerger une historicité de l'île déniée à sa racine par l'historiographie nationaliste chinoise – historicité entendue ici comme la condition d'être historique de l'île, ou encore comme l'île présente à elle-même comme histoire. Dès lors, le cas de Taiwan enseigne à l'historiographie qu'elle peut être un outil de compréhension et de représentation du passé à la faveur duquel un groupe social se libère d'une forme d'oppression politique et culturelle entretenue dans le présent par un récit historique qui le dépossède de son vécu, de ses traditions et de ses mémoires. Par conséquent, le travail historiographique se doit de rechercher dans quelles conditions et sous quelles formes la pensée collective et les individus dialoguent avec leur histoire. Il lui faut examiner dans quel contexte les hommes ne voient plus seulement cette histoire comme un héritage latent, figé dans une tradition et des institutions, mais aussi comme un outil leur permettant d'agir sur le présent et de le transformer. Une histoire prenant pour objet les mémoires par lesquelles sont traversées les sociétés relève d'un savoir qui saisit cet objet comme autant de processus de remaniement des représentations du passé par des groupes humains à partir de leurs besoins du présent.

Le cas de Taiwan suggère que l'historiographie ne peut plus faire l'impasse sur la trinité histoire-mémoire-identité. Les mémoires, ou plutôt les fragments mémoriels à partir desquels se bâtit l'appartenance taiwanaise dans le présent sont autant de niveaux médians situés entre le récit et les ordres du temps que dicte l'histoire officielle, niveaux dont l'historiographie se doit de prendre acte et qu'elle a désormais pour tâche d'examiner, d'explorer, mais aussi de restituer. L'exemple taiwanais des maisons d'édition et des réseaux para-académiques ayant contribué à la diffusion d'une histoire affranchie du discours sino-centré d'après-guerre montre que l'historien se doit de proscrire tout effet de sacralisation d'un récit national. L'observation du passé ne saurait retenir de la mémoire collective que sa régulation étatique, sans prendre en compte ses phénomènes de pluralisation.